Famille sans nom

Anne-Marie Régimbald

Volume 47, numéro 2 (268), mai 2005

L'intellectuel sans domicile fixe...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32869ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Régimbald, A.-M. (2005). Famille sans nom. *Liberté*, 47(2), 35–39.

Famille sans nom

Anne-Marie Régimbald

Il faut bien se faire une raison. La violence du climat de notre territoire n'incite ni au calme, ni au dialogue. Impossible, chez nous, de trouver à tous les coins de rues des bancs emplis de vieux qui discutent. En janvier, on s'embourbe dans le grand silence blanc. L'été, « ce feu de paille », comme le dit Vigneault, nous consume. Telle semaine, tel jour, à telle heure, on est aveuglé par le soleil, l'heure d'après on ne reconnaît plus la lumière, un peu plus de neige et on ne retrouve même plus l'escalier qui mène à sa propre porte. Un jour on marchait sur le boulevard Dorchester, le lendemain on roule sur René-Lévesque. En ville, on vit avec la fausse impression que tout est nommé, que la clarté existe. Ailleurs, on ne sait plus rien. On va, au petit bonheur, son petit bonhomme de chemin. C'est chacun pour soi. « J'y pense et puis j'oublie », comme le dit Dutronc. À notre disposition, pour mieux nous écarteler, pas assez de temps derrière, et trop d'espace : quatre cents ans, cinq habitants au kilomètre carré. Presque un désert à peine né. Difficile de se rencontrer. Et puis les mots nous fuient par tous les trous qu'ils trouvent. Dès qu'ils le peuvent, les pauvres, ils nous échappent. Ils coulent à pic au fond d'un de nos 90 000 lacs encore innommés. Je ne peux pas m'empêcher de songer à Hubert Aquin, qui a dû aller le pêcher dans l'Ancien Monde, son lac. Comme s'il n'y en avait pas assez par ici. Nos romans, comme nos vies, sont pleins de culs-de-sac, d'impasses. On n'en finit plus de ne pas arriver à y naître, à s'y suicider, à rester dans les jupes folles de nos mères qui ne veulent plus d'enfants. Nous, nous sacrons à tour de bras, agenouillés dans la neige boueuse, si remués que nous n'arrivons pas à parler. Nous n'en finissons plus de chercher à mourir.

ooo

Récemment, nos municipalités se sont mises à fusionner et, dans la fusion, à perdre leur nom. J'ai presque envie d'écrire leur nom de fille, comme autrefois les religieuses en entrant au service de Dieu, comme les générations de femmes qui nous ont précédées en se mariant. De nos jours, baptisé ou pas, un enfant naît souvent avec, outre un prénom composé, le nom de sa mère et celui de son père. On ne sait jamais. Tout peut servir. Et puis ça empêche, comme pour la question nationale, d'avoir à choisir. « Il décidera quand il sera grand ». Bel héritage. Même nos routes ont du mal à trouver un nom : telle autoroute pourra être éventuellement divisée en trois tronçons, portant respectivement le nom d'un ex premier ministre, celui d'un joueur de hockey et celui d'un ministre de la langue française. Par quel tour de passe-passe l'ambivalence politique, dans notre cas identitaire, est-elle arrivée à ce point, aussi rapidement, à passer dans la langue ? Comment ce flottement a-t-il été rendu possible ? Oublions pour l'instant les facteurs d'influence extérieurs — proximité d'un océan d'anglophones, complexes par rapport à la mère patrie, etc. — et parlons plutôt de notre rapport à notre territoire et à notre langue. Nous savons tous vaguement que nous habitons un grand pays d'épinettes noires et de lacs. Peu d'entre nous vivons encore cette réalité. Ce territoire désert n'a pas été nommé. Il existe, dans certains pays, au milieu du désert, des noms désignant, en permanence, l'emplacement de foires ambulantes qui ne s'installent là qu'un jour par mois. Nous n'en sommes pas là. Nos lacs avaient-ils été nommés par les Amérindiens ? Nous n'en savons rien. Avons-nous déjà voulu en savoir quelque chose ? Pourquoi nommer des trous fréquentés seulement par les maringouins et les orignaux ? Sans les efforts tout récents de la Commission de toponymie du Québec, tous les noms de lacs, de ruisseaux, de rivières, de lieux-dits autrefois nommés par les Amérindiens auraient été oubliés. Nous restons, par rapport à l'espace où nous vivons, dans le vague et l'indécision.

Et si la maîtrise de la langue passait d'abord, à travers sa dénomination, par celle du territoire ? Pas de nom, pas de mot,

pas de point de repère commun, pas d'histoire à raconter. Notre courte tradition raconte que nous ne sommes pas un peuple de « discuteurs ». Les images que nous avons gardées du passé en témoignent : le tuteur et solitaire coureur des bois, le curé qui monologue pour mieux nous faire taire, le père de famille fatigué et silencieux tapissent le fond de notre imaginaire comme la pâte fait le fond d'une tarte. Mettez ce que vous voulez dedans, framboises, bleuets, farlouche, frangipane, appareil à quiche lorraine, une tarte sans la pâte n'est pas une tarte. Nos mères, elles, n'ont pas eu le choix de nous parler. Toutes les mères du monde charrient avec elle le langage. Mais que savaient-elles de la Loi qu'elles avaient à nous transmettre, toutes occupées qu'elles étaient des fruits innombrables de leur ventre ? Autrefois, on disait des hommes qui parlaient trop qu'ils étaient des « pelleteux de nuages ». Ici, on se méfie, on n'aime pas celui qui, comme le diable, s'exprime trop bien. Encore aujourd'hui, ne parle guère, ne maîtrise cette bête sauvage qu'est la langue que ceux dont c'est la profession : intellectuels et gens des médias. Et encore, pas entre eux, ou le moins possible. Chacun dans sa cour et le peuple sera bien gardé. Nous avons encore, face à la parole et à ce qui se tapit derrière, la pensée, une pudeur qui ressemble à de l'affolement. On est si bien, au chaud, entre nous, à se flatter la bedaine.

L'échappatoire que nous avons trouvée est celle de l'émotion. Notre parole est crucifiée par l'émotion. Écartelés entre le feu roulant des blagues décousues de nos humoristes et les larmes que nous font verser les vedettes éclair de la télé-réalité, nous nous trouvons bienheureux de ne pas avoir à nous casser la tête. L'émotion est à l'esprit ce que le sucre est à l'organisme : elle nous place en état d'excitation perpétuelle. Pas le temps de penser. Réfléchir, c'est à coup sûr déprimer en se prenant pour un autre. Tout groupe de réflexion est suspect. Pire : il est à éliminer. Les groupes d'hommes en détresse, de mères en détresse, d'outre-mangeurs en détresse se multiplient, sans que cela nous offense. Mais il semble impossible que nous réfléchissions en

groupe, à long terme. Pour que de tels groupes se forment et survivent, ils doivent trouver des adhérents qui parlent la même langue.

Il n'est pas venu le jour où nous mettrons en échec notre double difficulté, celle de réfléchir et celle de discuter. Pour discuter, il faut, en effet, avoir une culture commune, un fonds commun. Je parle ici de culture livresque, de celle que l'école devrait dispenser. Or, dans notre beau pays, dans chaque école, chaque professeur est libre de faire lire ce que bon lui semble à ses élèves, à partir de l'âge de six ans. On n'a pas de programme de lectures obligatoires communes dans toutes les écoles du Québec, de lectures des classiques : la Bible, *Pinocchio*, *Moby Dick*, Platon, Descartes, Rimbaud, Molière, Michel Tremblay, *Peter Pan*, Charles Perrault, Gertrude Stein, Jacques Ferron, Cervantès, Rabelais, bref, un fonds commun que tous partageraient, le point de départ de discussions possibles. Maintenant, c'est chacun pour soi et au plus fort la poche à Babel. La disparition des cours de latin et de grec dans les écoles secondaires, de même que les discussions qui ont eu lieu pour abolir les cours de philosophie obligatoires dans les cégeps procèdent de la même myopie. Le nationalisme issu de la Révolution tranquille a ceci de pervers qu'en tentant d'effacer toute trace du passé et de l'influence étrangère pour nous faire croire que nous sommes un grand peuple, il efface toute possibilité, pour un groupe social, de trouver sa véritable identité. Un peuple qui ne pense pas est un peuple qui se tue. Comme nation, nous sommes aujourd'hui pris dans le bégaiement.

La culture populaire, c'est la culture commune. Or, si l'école ne joue plus son rôle unificateur, il ne reste en effet que la télévision et la radio pour nous réunir. La disparition des émissions culturelles à Radio-Canada coïncide avec l'apparition à la télévision de *Tout le monde en parle* : le dimanche soir, autour d'une table rappelant celle de la dernière Cène, l'animateur, Saint-Pierre et les apôtres de l'heure y règlent, en partageant le vin, le sort de notre petit monde. L'animateur, comme les prêtres d'autrefois, y prend

beaucoup de place. Pas le temps de répondre à une question que la suivante tombe, comme un soufflet, sur l'invité, qui a intérêt à *faire partie de la gang*. On a troqué le dernier lieu de réflexion substantielle contre le bavardage. Penser, réfléchir, c'est accepter la lenteur. C'est accepter de se laisser éroder, c'est prendre en soi la perte de la maîtrise au profit de la langue dans ce qu'elle a d'originel. Il n'y a, en soi, rien de répréhensible à regarder la télévision. Le problème, c'est que la télévision devienne le seul référent commun, le seul sujet de discussion possible d'une collectivité.

Nous sommes un peuple de vieux garçons et de vieilles filles, stériles, peureux et braillards, généreux jusqu'au sacrifice, pas malins pour cinq cennes, pas encore sortis d'une enfance qui n'en finit plus, englués dans la pensée magique que le paradis n'est pas sur terre et que nous n'y pouvons rien. Quoi qu'on en dise, le bon Dieu nous tient encore la main pour nous aider à traverser la rue. Nous n'arrivons pas à prendre la parole, dégoûtés que nous sommes par la parole qui, encore aujourd'hui, nous semble trop proche des curés d'antan. Quand nous la prenons, des jurons en sortent. Avons-nous si peur de ce qui sortirait de notre bouche si nous étions laissés à nous-mêmes ? Combien de temps nos enfants pourront-ils encore survivre en apnée, privés à la fois des mots des écrivains et de la pensée des philosophes ?